

Les Bouquetins et le Parc National du Grand Paradis depuis la dernière guerre

In: Revue de géographie alpine. 1951, Tome 39 N°2. pp. 345-353.

Citer ce document / Cite this document :

Couturier Marcel A. B. Les Bouquetins et le Parc National du Grand Paradis depuis la dernière guerre. In: Revue de géographie alpine. 1951, Tome 39 N°2. pp. 345-353.

doi : 10.3406/rga.1951.4149

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga_0035-1121_1951_num_39_2_4149

LES BOUQUETINS

ET LE PARC NATIONAL DU GRAND PARADIS

DEPUIS LA DERNIÈRE GUERRE

par le D^r Marcel A. J. COUTURIER

Le Parc avant 1943.

En 1934, le Parc National du Grand Paradis, modèle du genre en Europe, possédait environ 4.000 Bouquetins. Une surveillance à peu près parfaite donnait aux animaux une tranquillité qui leur permettait de se développer de remarquable façon dans un biotope idéal. La vaste superficie du Parc favorisait la ségrégation, mais non la consanguinité. Le monde doit à l'Italie la pérennité de l'espèce *Capra ibex* L. qui sans cette nation serait sans doute rayée depuis plus d'un siècle de la liste des Mammifères vivant actuellement en Europe.

Par contre-coup, la Suisse a bénéficié de cette conservation, grâce à des montagnards italiens qui transportaient clandestinement de jeunes Bouquetins de l'année dans des vallées helvétiques par les cols de la frontière. Un de mes confrères de Genève, grand alpiniste, me signalait tout récemment qu'il a souvent vu jadis, en juillet et en août, des chevreaux d'Ibex, âgés d'un mois à un mois et demi tout au plus, remontant, par Entrèves et La Vachey, le Val Ferrex italien et franchissant, sous la conduite de leurs « bergers » intéressés, les Cols du Petit Ferrex (2480 m.) et du Grand Ferrex (2543 m.) ou encore du Band'Array (2700 m.) pour pénétrer dans le Val Ferrex suisse, où, d'Orsières et de Martigny, des personnes de connivence les prenaient en charge. A ces importations de sujets de sang pur, la Suisse doit de posséder à l'heure actuelle plus d'un millier de Bouquetins.

La constitution du Parc National du Grand Paradis a nécessité des efforts et des sacrifices que trop de nations ont tendance à minimiser ou à trouver naturels. C'est cette magnifique réalisation qu'une très mauvaise administration totalitaire d'abord et la dernière guerre ensuite ont terriblement mise à l'épreuve; le cataclysme l'a ébranlée au point qu'elle a failli disparaître.

L'armistice du 8 septembre 1943.

Cette date sonnait le glas de la majorité des Bouquetins du Parc. Du jour au lendemain l'anarchie s'installait. Les montagnards, résidant sur les limites ou à l'intérieur du Parc, pouvaient impunément assouvir leurs désirs réprimés depuis des lustres. Les soldats des armées de toutes les nations s'associaient au massacre et, depuis la fin de 1943 jusqu'en 1945, le gardiennage étant pratiquement supprimé, la destruction était telle qu'en 1945 il restait seulement un peu plus de 400 têtes dans le Parc. Les flots tumultueux de l'Orco charriaient des cornes de grands mâles que l'on pouvait recueillir de Ceresole Reale jusqu'à Pont Canavese. Indice caractéristique, on rencontrait des Ibex blessés, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'ici. Les animaux affolés parcouraient des distances extraordinaires. Certains franchissaient le massif de l'Iseran et venaient s'installer sur les contreforts de la Grande Casse ou de la Grande Motte, ou même plus à l'Ouest au-dessus d'Aussois. Du côté de l'arête frontière, dépassant au Sud-Est le groupe des Levanna, de petites hardes, par le Col Girard et la Pointe Clavarrino, cherchaient un refuge dans les parois abruptes du Mulinet, de la Francesetti et même de la Ciamarella. Au Nord-Ouest, le Val de Rhêmes était dépassé et plusieurs exemplaires étaient signalés à la Grande Sassièrè.

Ainsi, la magnifique vallée d'Aoste était sur le point de perdre le plus beau de ses ornements fauniques et, avec lui, la racine de sa tradition la plus caractéristique et la plus saine.

C'est à la fin de 1945 que je recevais de plusieurs professeurs de Turin et de Milan un cri d'alarme dans lequel se révélait l'angoisse de voir disparaître la noble espèce. J'écrivais à Paris, au Ministère de l'Agriculture et au Conseil International de la Chasse, afin de les mettre au courant de la gravité de la situation. Il s'agissait en somme de rétablir en place les gardes du Parc et pour cela trouver les fonds nécessaires pour les rémunérer.

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 1. — Le Parc National du Grand Paradis.
Carte publiée par les soins de l'Office du Tourisme de la Ville de Turin et de la Vallée d'Aoste.

La renaissance du Parc par l'Italie elle-même.

Les qualités ancestrales du tempérament italien devaient une fois de plus se confirmer d'éclatante façon. Je dois à la vérité d'insister sur le fait que c'est *l'Italie seule, par ses propres moyens*, qui allait remettre sur pied le Parc National du Grand Paradis à l'heure la plus critique de son histoire.

L'amour de la nature est en honneur en Italie; les idées sur la protection de la faune et de la flore sont en train de faire des progrès considérables depuis le début de ce siècle.

Ayant sollicité les généreux « Amis de la Nature de la Suisse » pour obtenir l'aide symbolique de 5.000 francs, refusant ensuite la proposition avancée par des chasseurs d'autres nations de louer le Parc, un petit groupe d'hommes désintéressés se mettait au travail avec un acharnement et un dévouement admirables. Les Valdotains eux-mêmes se rendant compte du péril que courait leur vallée ajustaient, si je puis dire, leurs idées aux circonstances et favorisaient par leur attitude tout ce qui pouvait contribuer à la renaissance du Parc.

A Turin un homme qui a toujours montré un enthousiasme pour tout ce qui touche la nature, passait à l'action. Le Professeur Renzo Videsott, avec une foi inébranlable se mettait à l'œuvre. Depuis la fin de 1943 déjà, il avait souligné les erreurs commises concernant le Parc à l'Administration totalitaire et alerté les pouvoirs publics et les bonnes volontés. Le climat était créé. Mais que de tours de force il dut accomplir pour parvenir à un résultat ! La mentalité de quelques-uns de ses compatriotes était à modifier. Malgré les difficultés matérielles qui assaillaient à cette époque tout habitant d'une nation belligérante, il fit passer les intérêts du Parc avant son confort domestique et sa situation; il concentra toute son activité vers un seul but : sauver les Bouquetins du Parc. Sous l'occupation, exposant sa vie en maintes circonstances, il effectua à Valsavaranche et à Cogne des déplacements dont dépendait la réorganisation de son cher Parc. Sa propre fortune fut mise à contribution, mais rien n'aurait pu arrêter l'homme qui s'était promis de donner aux montagnes du Grand Paradis leur faune d'avant-guerre.

Ses efforts officiellement reconnus, il fut nommé Commissaire extraordinaire du Parc National du Grand Paradis de 1945 à 1947; il allait être aidé dans sa tâche actuelle de Vice-Président et Directeur technique du Parc National par le Professeur Luigi Sertorio de Turin, élu Président par les treize membres du Conseil d'Admi-

nistration du Parc. En plus de quatre professeurs d'université et d'un géologue de grand renom, ce conseil possède dans son sein une jeune force qui travaille avec ardeur dans le champ administratif si complexe du Parc : le Valdotaïn Mario Stevenin. Les populations de la vallée de l'Orco et surtout du Val d'Aoste (Valsarvanche et Cogne) apprécièrent rapidement le mouvement de reconstitution, s'y associèrent et bientôt contribuèrent à la renaissance du Parc dont l'existence était un attrait de leur région. L'indépendance administrative d'une région autonome, comme le Val d'Aoste, joua un rôle considérable et favorable dans le relèvement de la grande réserve.

Rome ne pouvait pas rester insensible au courant d'opinion qui peu à peu gagnait la masse. Le gouvernement comprenant son devoir envoya des crédits, d'abord peu importants, mais bientôt suffisants pour payer les gardes. Intelligent et patient, R. Videsott réorganisa le gardiennage qui était l'orgueil du Parc avant la guerre.

Le Parc au début de 1950.

En compagnie du Professeur R. Videsott, j'ai eu l'honneur de visiter une partie du Parc National en août 1949. J'ai été émerveillé par l'œuvre accomplie. C'est la vallée de Cogne qui a fait l'objet de notre déplacement. Je ne parlerai pas de l'accueil qui m'a été réservé, mais seulement de la rénovation de la grande réserve. R. Videsott a imposé une discipline rigoureuse à ses gardes; il y est arrivé moins par la force que par la conviction qu'il a su donner à ses hommes. En un mot, il leur a fait partager sa foi et son idéal.

Le garde-chef de la vallée de Cogne contrôle régulièrement tout ce qui se passe dans chaque vallon. Tout vallon est pourvu d'une cabane parfaitement tenue où la meilleure hospitalité est réservée aux touristes et aux alpinistes. Elle abrite deux gardes auxquels est dévolue la surveillance d'une zone bien définie. Les gardes sont munis d'un mousqueton de l'armée. Rien n'échappe à leur longue-vue, ni un touriste, ni un chien errant. Ils connaissent non seulement la densité en Bouquetins de leur territoire, mais aussi la composition des hardes, le nombre de mâles, de femelles, de nouveau-nés, de sujets malades; ils se rendent compte de l'inquiétude possible et des pérégrinations des bêtes. Leur tournée quotidienne se termine aux confins de leur zone, point où ils rencontrent leurs collègues de la région voisine. Chaque fois qu'un sentier peut faciliter leurs tournées, ils n'hésitent pas à le tracer eux-mêmes.

Toutes les observations intéressantes qu'ils ont pu recueillir sont consignées chaque jour sur le livre de la cabane. J'ai connu en quelques jours de nombreuses équipes de gardes. Toutes m'ont frappé par le souci qu'elles avaient de leur devoir à remplir et par la conviction avec laquelle elles s'acquittaient de leurs obligations.

Dans le Parc, la protection de la nature est totale, comme le veut le Conseil d'Administration. Si le Bouquetin est le joyau du Parc et l'espèce la plus rare — l'effectif du troupeau en ce début de l'année 1950 est de 1.329 têtes — il va de soi que toutes les espèces sont protégées. Je ne parle pas seulement des animaux gibier comme le Chamois — au nombre de 3.000 environ —, le Lièvre variable, la Marmotte, le Lagopède alpin, le Tétrás lyre et la Perdrix bartavelle, mais aussi de toutes les espèces qui au premier abord pourraient paraître nuisibles comme le Renard, les Mustélidés et surtout les Rapaces, l'Aigle Royal en particulier, sans compter les espèces inférieures comme les Serpents et les Insectes. Ainsi l'équilibre biologique est-il maintenu. Un jour où mes yeux se posaient avec trop d'insistance sur les trois tranchées parallèles qui signent un déterrage de Marmottes, R. Videsott prit les devants pour me dire que c'était une erreur de la guerre qui ne se reproduirait jamais plus. Il maintient un contact permanent avec les gardes en allant les visiter dans leurs cabanes et, par tous les moyens, il s'efforce d'intéresser les Pouvoirs publics au parachèvement de son œuvre.

Totale, cette protection de la nature s'adresse aussi aux plantes. Avec raison, R. Videsott ne veut pas qu'on arrache les espèces végétales. Je le vois encore préférant cueillir lui-même un bouquet d'Edelweiss pour me l'offrir, de crainte que je ne déracine sans précaution la plante entière. Toute la foi de cet homme est dans ce geste que je ne suis pas près d'oublier. Les plus infimes détails concernant le Parc lui tiennent à cœur, jusqu'à ramasser un papier tachant inopportunément le paysage. Car il veut non seulement protéger la nature, mais la faire connaître dans toute sa beauté, donc intacte, aux nombreux touristes qui parcourent le Parc. Il veut favoriser l'éducation du public par la nature elle-même.

A ce propos, je dois ajouter que le Parc National du Grand Paradis est une des régions les plus belles des Alpes. Je l'ai parcouru en tous sens et ai fait, en plus des voyages d'études, plusieurs ascensions dont celle du Grand Paradis (4061 m.) en 1926, au cours de laquelle une bande de Bouquetins près du Refuge Victor-Emmanuel m'avait fort impressionné; c'était ma première vision de ces merveilleux animaux. Peut-être les travaux prati-



Cliché M.A.J. Couturier.



Pl. I. Bouquetin mâle de 3 ans.
Aiguille Rousse, Haute Maurienne, Savoie.

Cliché M.A.J. Couturier.

qués contre la frontière française près du Col de la Galise ont-ils altéré en ce point la sauvage grandeur du paysage; mais d'un autre côté on leur doit la création du superbe lac artificiel de Ceresole Reale. Ce n'est pas non plus sans une certaine émotion que j'ai parcouru ces sentiers dallés de grandes pierres par lesquels Victor-Emmanuel II se rendait à ses postes pour tirer le Bouquetin; il ne faut pas oublier que c'est à ce roi-chasseur que nous devons la conservation de l'Ibex dans les Alpes.

Le Bouquetin dans le Parc.

Les montagnes du Grand Paradis constituent pour le Bouquetin un biotope des plus parfaits. Chacune des grandes vallées de Cogne, de l'Orco, de Rhêmes et de Valsavaranche, dont seule la dernière est entièrement située dans le Parc, lui offre des conditions mésologiques idéales. Été comme hiver, l'animal trouve des abris contre les orages et les intempéries. Il sait éviter neige et glaciers qui ne lui conviennent pas pour s'installer dans le rocher où son sabot en fait le grimpeur le plus extraordinaire qui soit. Dans la face orientale de la Galise aux schistes délités, j'ai vu des Chamois faire demi-tour devant un passage victorieusement franchi par une harde d'Ibex, qui comprenait un mâle de près de 100 kilos. Il faut avoir vu cette bête aux formes massives s'avancer avec majesté sur des corniches étroites, en penchant vers le vide sa tête lourdement coiffée, sauter sans élan d'un bloc à l'autre avec une précision impeccable, fuir au galop sans déraiper sur les sables d'une moraine croulante ou surmonter à toute allure par des sauts alternés les faces d'un dièdre vertical.

En toute saison, les versants de nombreux sommets du massif offrent au Bouquetin une excellente provende; les gazons y sont surtout formés de plusieurs Graminées appartenant au genre Fétuque. Les trois espèces les plus abondantes sont la Fétuque des moutons *Festuca ovina* L.¹ de loin la plus répandue, la Fétuque naine *F. pumila* Chaix² et la Fétuque rouge *F. rubra* L.³.

¹ Par *F. ovina* L. *sens. lat.*, il s'agit ici des variétés *duriuscula* (L.) Koch et *scardica* Griseb. (= *F. Halleri* All.), appartenant toutes deux à la sous-espèce *laevis* Hack.

² Par *F. pumila* Chaix, il s'agit ici de la sous-espèce *eu-varia* (Hack.) R. Lit., var. *scabriculumis* (Hack.) R. Lit., sous-var. *vulgaris* (St. Y.) R. Lit. (= *F. varia* Haenke *sens. str.*), — et de la sous-espèce *pumila* (Chaix) R. Lit., var. *minor* (N.) R. Lit.

³ Par *F. rubra* L., il s'agit ici de la sous-espèce *violacea* (Gaud.) Hack. (= *F. violacea* Gaud. *sens. str.*), var. *violacea* Hack., sous-var. *Schleicheri* St. Y.

Ces plantes dépassent 3000 mètres et atteignent parfois 3400 mètres. La première espèce de ces Fétuques (*F. ovina*), appelée en Italie *olina*, constitue la principale nourriture du Bouquetin. En hiver, il la recherche sur les versants abrupts exposés au midi où la neige coule en fondant, ce qui met l'herbe à découvert. De plus, souvent à cette époque, la base de la Graminée, juste au-dessus de la racine, repousse verte et tendre à l'altitude de 2000 et 2500 mètres; c'est un régal pour le Ruminant affamé.

Outre les conditions favorables du milieu, le cheptel ibicique jouit grâce aux gardes d'une tranquillité totale, car il n'est pour ainsi dire jamais effrayé ni pourchassé. Certains mâles atteignent par la taille les limites que leur assigne le cadre de l'espèce et je sais trois ou quatre boucs de toute beauté, armés de trophées magnifiques.

Il est à souhaiter que le Parc soit augmenté, à l'Ouest, de toute la rive gauche du Val de Rhêmes jusqu'aux arêtes du Val-grisanche; à l'Est du triangle compris entre Sparone et Ronco, et formé par la rive gauche de l'Orco et la rive droite de la Soana; au Sud de Chiapili, de Ceresole et de Noasca, de la bande sise entre l'Orco et la frontière française.

Les devoirs de la France vis-à-vis du Parc National du Grand Paradis.

Nous, Français, pouvons nous réjouir de ce que notre frontière du fond de la Maurienne et de la Tarentaise soit limitrophe avec le Parc National du Grand Paradis. En effet, de la Pointe de la Galise au Nord-Ouest à la Cime de l'Uja au Sud-Est, la frontière franco-italienne, par le Col de la Galise, le Grand Cocor, les Cimes de la Vache et d'Oin, le Pas du Bouquetin, la Cime et le Col du Carro, limite l'extrémité Sud-Ouest du Parc sur plus de 8 kilomètres. Cette proximité nous vaut de compter encore le Bouquetin parmi les Mammifères de la faune de France. Assez souvent, des sujets entreprenants pénètrent en Haute Tarentaise par le Col de la Galise et viennent se fixer, au-dessus de Prariond, sur les versants méridionaux du Roc de Bassagne, de la Pointe de Calabre, de la Pointe de Bazel et même, plus à l'Ouest, de la Tsanteleina; d'autres, remontant l'arête rocheuse Sud de la Cime d'Oin, vont, par le Pas du Bouquetin, à l'Aiguille Rousse et surtout à l'Aiguille de Gontière; cette dernière entièrement située en France constitue sur notre sol un lieu d'élection unique pour l'Ibex. Enfin, toujours en Haute Maurienne, plus rarement toutefois, quelques

spécimens isolés franchissent le Col du Carro, longent le Glacier de Derrière les Lacs et s'installent à l'Ouille des Pariotes. Les apparitions erratiques observées à la Sassièrè, à la Grande Motte et la Grande Casse, au Mulinet, à la Francesetti et à la Ciamarella, sont aussi des apports que nous devons au voisinage du Parc National italien. Il faut bien le dire, *c'est grâce à l'Italie et à sa grande réserve que nous avons assez souvent des Bouquetins en France.*

Cet avantage nous impose des devoirs. Un Français ne doit pas se laisser tenter de pénétrer dans le Parc pour abattre un Bouquetin, ce qui lui est relativement facile, car c'est du côté de notre frontière que le Parc National du Grand Paradis est le plus vulnérable et que le gardiennage y est le plus difficile. Il serait indispensable de protéger tous les Ibex qui pénètrent sur le territoire français et qui ne demandent qu'à y demeurer, car le biotope leur est favorable, autant que celui du Parc lui-même. Pour cela, nous avons à notre disposition trois moyens d'action.

Le plus simple serait d'organiser une surveillance particulière avec gardes spécialisés, habitant la région et chargés du gardiennage en amont de Val-d'Isère pour la Tarentaise et en amont de Bonneval-sur-Arc pour la Maurienne. Une équipe de deux gardes pour chacune des vallées serait suffisante. C'est de loin le procédé qui coûterait le moins cher aux finances françaises et qui ménagerait le mieux les intérêts cynégétiques des montagnards corrects.

Une autre méthode consisterait à créer une zone interdite à la chasse sur une bande de 5 kilomètres, parallèle à la frontière et dépassant largement les limites du Parc depuis l'arête Ouest de la Grande Sassièrè à l'arête Ouest d'Albaron-Ciamarella. Ce territoire réservé protégerait en principe tous les Bouquetins poussant une incursion en France.

Pas tous cependant. Et le moyen idéal de favoriser un essaimage qui ne demanderait qu'à réussir serait de créer un Parc national français, tel que je l'ai préconisé dès 1943⁴ et de lui attribuer sans restriction les limites que je lui ai fixées à cette époque. Une telle création serait notre devoir envers l'Italie en même temps qu'elle servirait notre intérêt national.

Grenoble, le 21 janvier 1950.

⁴ Cf. Dr Marcel A.-J. Couturier, *Projet d'un Parc National à Bouquetins en France*. Mammalia (Paris, imp. André), juin 1943, in-8° (16,5 × 25 cm.), t. VIII, n° 2, pp. 80-85, 1 carte, — et *Revue de Géographie Alpine*, 1943, in-8° (16,5 × 25 cm.), t. XXXI, fasc. 3, pp. 393-398, 1 carte.